

# Les Souliers de Satan

Nadine Monfils





Nadine Monfils

LES SOULIERS  
DE SATAN

COLLECTION VERTIGES

TENDANCE NOIRE

TABOU ÉDITIONS

FRANCE

© 2012 Tabou éditions, tous droits réservés.

Réédition revue et corrigée de *Grimasques*, paru aux éditions du Rocher en 1985.

*« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »*  
(Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

*Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.*

*La diffusion sur Internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.*

Tabou Éditions et Vertiges sont des marques éditoriales des Éditions de l'Éveil.

Dépôt légal: juin 2012

ISSN 1968-8032 (collection Vertiges)

ISBN 978-2-915635-92-8

*À ENEM*



*« J'ai la haine des tiédeurs,  
il faut garder ses belles folies... »*

Félicien Rops

*Parfois, tu sens quelque chose dans la beauté du monde  
qui t'emmène à la dérive...*



## ATHANATOS

Doucement, je pousse les grilles de mon jardin rouillé de soleil. Ils dorment encore. L'un d'eux, couché en chien de fusil, semble m'adresser un sourire. Vais-je me laisser tenter et glisser ma main le long de sa croupe déjà dorée? Y mordre à pleines dents, voilà qui me plairait! Mais je ne peux abîmer cette peau tendre d'adolescent. Je veux garder « ces petits » intacts pour Gabriel. Cette fois, j'ai réussi à en capturer une dizaine, tous blonds, bouclés et très minces. Leur fine ossature, la douceur de leur peau et la lenteur de leurs gestes accentuent ce côté féminin, cette ambiguïté qui fait que, n'étant ni hommes ni femmes, ils apparaissent comme des dieux.

Indéfinissables, ils me caressent les yeux par la mouvance de leurs corps endormis et l'apparente innocence de leurs soubresauts guidés par la main du rêve.

J'aime les voir ainsi, entièrement nus et dispersés entre les millepertuis, les mauves et les angéliques dont les tiges confites leur sont parfois servies au dessert. Certains en raffolent, d'autres préfèrent le gingembre ou la mandragore. Je les nourris très peu car il ne faut en aucun cas qu'ils grossissent ; Gabriel ne supporterait pas la vue d'un adolescent grassouillet dans son jardin. Je me souviens d'un gosse un peu plus gourmand que les autres ; il s'arrangeait toujours pour brouter l'herbe en cachette, si bien que je fus obligée de lui mettre une muselière et de lui lier les mains derrière le dos. Il continuait cependant à grossir et ce n'est qu'un mois plus tard que j'en découvris la raison : une nuit, je surpris l'un de ses camarades lui détachant sa muselière pour lui permettre de continuer à brouter. Je fus contrainte d'enfermer le gourmand dans une cage, tandis que j'expédiai l'autre à la cave.

Oh ! En écrivant ceci, je me rends compte avoir complètement oublié ce dernier ! Sans doute est-il mort de faim à l'heure qu'il est... Peu importe ! Pourvu que la chair soit encore assez fraîche pour être consommée. Je vais charger le cuisinier d'aller le dépecer et de laisser mijoter les peaux dans une sauce aurore. Les ogresses adoreront cela ! Pardonnez-moi je ne vous ai pas encore parlé d'elles. Elles logent dans les murs creux qui entourent le jardin et seul leur visage est visible au travers des meurtrières spécialement conçues à cet effet. Je les choisis vieilles, édentées et baveuses de préférence. Il n'est point difficile d'en

trouver de pareilles au sortir des églises ou les jours de marché. Quelques années de « femmes au foyer » en font d'insatiables dévoreuses d'hommes.

Le mur d'en face renferme celles qui nourrissent, les femmes laitières aux mamelles gorgées de ce lait un peu jaunâtre des premières tétées. Matin, midi et soir, les adolescents ont droit à leur ration de lait, ce qui donne à leur peau un velouté à se lécher les babines. Aux heures des tétées, les jeunes femmes sortent leurs seins des meurtrières et très vite, les adolescents accourent. Si je vous disais que certains vont jusqu'à s'y pendre, vous ne me croiriez pas, et pourtant... Gabriel savoure avec délice la vision de ces jeunes loups assoiffés salivant devant ces poitrines gonflées; il ne manque jamais un repas. Ces femelles sont toutes des filles-mères et dès qu'elles ne sont plus rentables, je m'arrange pour aller les perdre dans quelque bois obscur. Si les bébés me paraissent susceptibles de devenir de beaux adolescents, je les garde; les autres sont rendus à leurs mères. Il m'est arrivé quelques fois de me tromper, auquel cas, Gabriel chargeait Athanatos de leur attacher une pierre autour du cou et de les enfermer dans un sac pour ensuite les noyer.

Comment pourrais-je ne pas vous parler d'Athanatos, ce jeune éphèbe au regard impénétrable et au corps si délicat qu'il me faut couper les ongles de Gabriel chaque fois qu'il désire le toucher? Contrairement aux autres, appâtés par la drogue, Athanatos est venu de son plein gré; c'est pourquoi il

est aussi le seul à pouvoir s'en aller quand il en aura envie, mais Gabriel serait très triste. Il ne le traite pas comme les autres; Athanatos a le privilège, outre de partager les jeux sexuels de mon compagnon, d'aussi lui servir de modèle en peinture et d'avoir accès à la bibliothèque. À de rares occasions, il lui est permis de se joindre à nous lorsque nous faisons l'amour. Mais il n'a que le droit de regarder, pas celui de toucher. Un jour, à la demande de Gabriel, il m'a caressée et a même essayé de me pénétrer; ma réaction fut si violente, qu'il n'essaya pas une seconde fois. Je sus par la suite que mon compagnon m'en aurait voulu si je m'étais laissée faire et que ce jeu constituait une sorte de test, destiné à vérifier ma fidélité. Depuis, rassuré à ce propos, il n'hésite plus à me laisser seule avec Athanatos.

Personnellement, je ne sais pas ce qu'est la fidélité, je lui obéis un peu comme à une loi, simplement parce qu'elle me protège, mais je ne la comprends pas vraiment. Parfois, un monsieur avec un manteau vert me trotte dans la tête. Je l'ai appelé Moi. Il cherche le mot manquant. Gabriel le sait.

À lui tout seul, mon compagnon m'offre un univers de délices et d'horreurs, de murmures et de cris, de caresses à bout de griffes et de mots tantôt claques, tantôt velours.

Je crois que le chemin intérieur n'est pas complet quand dans sa vie, on n'a pas au moins une fois éprouvé de l'attirance pour quelqu'un de son sexe.

Pour moi, l'homme est la différence, et cette différence me fascine. La femme est un miroir, une sorte de jeu narcissique. Je n'aime que les petites sorcières aux lèvres pourpres et aux parfums sucrés. Il y en a peu.

Gabriel est sensible au charme de certains adolescents, êtres chrysalides dont la beauté éphémère ajoute à la saveur des sens. Vous avouerais-je qu'il me plairait parfois de bander pour lui ? Sans que cela n'enlève rien à ce que je suis et à ce qu'il me plaît de faire, j'aime me soumettre à ses ordres, à ses désirs les plus fous. Je peux être tantôt intouchable, tantôt rampante, s'il me le demande ; toujours pour le plaisir de voir cette petite lueur dans ses yeux. À ce moment-là seulement, je sais que j'ai gagné sur la mort, mais la bataille est sans cesse à recommencer. Il a beau essayer de me décourager, je suis tenace. Très tenace. Athanatos, c'est aussi ma façon de multiplier les petites flammes dans les yeux de Gabriel.

Cela fait maintenant un bout de temps que nous bavardons dehors. Le soleil me brûle la peau, je vais rentrer à la maison, vous pouvez m'accompagner si vous le souhaitez ! Elle se trouve au fond du jardin, entre les murs lézardés. C'est une vieille maison, pleine de plis, de rides, de recoins et d'ombres. Elle est couverte de lierre et d'autres plantes bizarres qui ont poussé entre les briques, comme des cheveux dont les pointes cherchent la lumière. Un jour, j'ouvrirai les fenêtres pour y laisser pénétrer la végétation afin qu'elle envahisse toutes les pièces, bouchant toutes les

issues, nous empêchant ainsi de sortir. Mais cela, je le ferai lorsque plus rien n'aura vraiment d'importance ; quand je suffirai à Gabriel, nous pourrons mourir. Avant cela, il me reste un long chemin à parcourir ; je dois encore lui apprendre la douceur, les caresses qui mènent lentement vers un plaisir qui atteint parfois le sacré, et l'intuition, ce terrible sens qui fait souvent peur aux hommes. Je sais qu'il me faudra du temps, beaucoup de temps, pour guérir cette chair brûlée à vif à l'intérieur d'un corps qui parvient mal à contenir les explosions d'une âme noire, victime d'un caractère qui se tortille dans tous les sens et se prend le pied dans les veines du cœur.

Attention à la marche ! Je vous préviens, elle n'est pas très haute, mais elle est invisible.

Je vais appeler Gabriel pour le prévenir de votre arrivée. Vous verrez, c'est un être déroutant ; il ne pourra que vous fasciner ou vous déplaire profondément, mais vous ne saurez pas rester insensible. Sa beauté n'est pas évidente, elle est à l'intérieur et quand on la trouve, elle est partout : dans ses gestes, son regard, sa voix. Son charme est insidieux, comme un serpent qui grimpe lentement le long de votre colonne vertébrale et injecte son sperme dans votre tête. Un jour, il m'a avoué : « Je voudrais que tu sois folle de moi » et j'ai pensé : « Tu peux toujours courir, mon lapin, ce n'est pas demain la veille, tu n'es pas mon genre. » Eh bien, déjà à ce moment-là, il était trop tard. Un bouquet de guimauves et de fleurs séchées acheva

de me convaincre de le suivre. J'ai quitté mon cocon : maison blanche aux volets bleus, avec brise-vues aux fenêtres, rien ne m'effrayait plus que la sécurité monotone dans laquelle je m'enfonçais lentement, que ce demain, pareil à hier et aujourd'hui, que ces gestes automatiques qui posent les pantoufles devant la télévision, beurrent les tartines, ferment les volets, ouvrent les jambes... J'avais besoin de cette dose de fantastique dans le quotidien, de cette flamme qui vous grille les sens. Gabriel est ce mélange de sécurité et de folie qui fait que jamais on ne s'ennuie.

Même si j'ai parfois mal aux racines et aux blessures des autres, je ne regrette rien ; ni ce que j'ai vécu, ni ce que je vis. Je ne pouvais pas savoir qu'un jour je partirais, je ne voulais pas. Mais il le fallait.

Je parle, je parle, et j'en oublie de vous proposer de vous asseoir. Oh, pardon ! Je n'ai pas de fauteuil à vous offrir ; je vais demander à Athanatos de venir s'accroupir contre le mur, ainsi, vous pourrez vous lover sur ses genoux.

Le voici justement. Comment le trouvez-vous ? N'est-ce pas qu'il est alléchant dans cet ensemble de velours bleu marine ? Son chemisier blanc est celui d'un écolier du dix-neuvième siècle et les escarpins vernis noirs sont un cadeau de Gabriel. Non, ne dites rien, il n'aime pas parler. Je vous laisse. J'espère que vous êtes patient car j'en ai peut-être pour un moment, tout dépend de Gabriel. Comme nous n'avons plus baisé depuis hier soir, il est fort possible qu'il en ait de

nouveau envie. Depuis un an, il me répète tous les jours: « Ne crois pas que cela va durer... », mais partant du principe que la fonction crée l'orgasme, nous ne sommes pas prêts de nous arrêter!

Avant de te rejoindre, Gabriel, j'ai soudain la folle envie de t'écrire un mot que je glisserai entre l'écorce du seul arbre de notre jardin. Peut-être le trouveras-tu, peut-être pas, peu importe; je crois que tous les mots que je pourrais encore écrire, tu les sais déjà. Alors, pourquoi écrire? Parce que les mots sont pareils aux caresses, à ces baisers que l'on tresse à bout de sexe, emplissant la langue de cette saveur légèrement acidulée, jaillie sur ton ventre, quand tes paroles font place aux cris, que tes yeux me transpercent et que se durcissent les veines de ton cou. Quand tes doigts tremblent imperceptiblement sur mes reins et que d'un geste maladroit, je les guide vers mes seins qu'aussitôt tu serres à pleines mains. Mes seins de petite fille... J'aurais aimé ne pas en avoir, être androgyne et t'offrir un sexe au gland si doux que tu ne pourrais t'empêcher d'y poser les lèvres. Puis, je le sentirais durcir dans ta bouche, sur ta langue et je m'y enfoncerais encore, jusqu'au fond de ta gorge. Ensuite, je chercherais une autre issue. M'enfoncer dans ton corps et sentir les parois de ta chair collées aux miennes.

Oui, je vais t'écrire, du bout des doigts, je poserai une caresse chargée de tout ce qui ne se dit pas.

Un mot de chair gravé dans ta peau.



Ne vous en allez pas! Je vais revenir. Surtout, ne vous effrayez point de mes cris; je ne peux jouir en silence. Afin que vous ne risquiez pas de vous ennuyer, je vais vous envoyer le plus jeune des adolescents du jardin, vous pourrez ainsi lui introduire l'index ou tout autre doigt de votre choix, où il vous plaira. C'est un passe-temps très agréable, vous verrez.

— Athanatos, peux-tu aller me chercher Phosphoros pendant que j'enduis de vaseline le doigt de notre invité? »

Prenez garde à ne pas tacher les pages...

Vous avez vu Athanatos? Il est très beau, n'est-ce pas?

Je me souviens, la première fois que je l'ai aperçu, il se tenait debout, le front appuyé contre la grille et il me regardait comme on sonde les étoiles, cherchant je ne sais quelle réponse aux questions que depuis toujours je me pose en silence. Si je ne pouvais combler de mots son regard, je sus par contre où le mener. Il était la réponse vivante au moins à l'une des questions qui torturaient Gabriel. Quand je vis le grand sourire que m'adressa mon compagnon à la vue d'Athanatos, je sus que je ne m'étais pas trompée. Et pour la première fois, il me baisa devant ce jeune garçon, dont les yeux, soudain, se mirent à briller. Lorsque d'une main Athanatos se frôla le sexe en nous regardant, je pris peur, mais Gabriel me rassura par ses caresses.

Mes rapports avec Athanatos sont étranges et il n'existe pour moi que dans la mesure où il intéresse

Gabriel. Afin de ne créer aucun lien entre nous, je lui parle très peu et jamais de choses qui me paraissent importantes. Je lui ai écrit un poème, seulement pour le plaisir d'écrire. Je ne le lui donnerai pas, parce qu'au fond, il est pour Gabriel. Tant qu'Athanatos le rendra heureux, je lui ferai des caresses qu'il ne sentira pas et je lui inventerai des mots qu'il ne lira jamais. S'il devait lui causer le moindre mal, je n'hésiterais pas à lui enfoncer mes ongles dans les yeux et à lui griffer la peau jusqu'à ce qu'elle dégorge sa chair vive.

*Athanatos, le péché se pourlèche  
Aux portes de tes lèvres,  
Et le désir se dépêche  
D'assouvir tes rêves.  
Si tu veux, je t'en inventerai d'autres,  
Tous au plus pervers  
Et nous referons le monde à l'envers  
Un monde aux paupières de l'hiver  
Avec des soleils accrochés  
Au bout des cils  
De l'univers.*

Parce que cet univers-là, je veux le donner à Gabriel quand il m'ouvre les bras pour me gaver de son miel.

Voilà, je vous laisse avec Phosphoros, à moins que vous désiriez me suivre ?

Peut-être devrais-je vous prévenir que mon compagnon aime se promener nu dans toute la maison,

et parfois aussi au jardin quand il va choisir son « môme » comme il dit. Laissez-moi entrer la première et ne dites rien, j'aimerais que vous restiez dans un coin de mon livre, sans bouger. J'ai besoin de sentir les mains de Gabriel me sucer le corps et son regard plonger jusque dans mon ventre pour se lubrifier de la substance dont il me recouvre le sexe.

— Gabriel, je peux venir près de toi ?

— Viens là, mon bonhomme, viens... Je vais te faire ronronner, mon petit chat. Suce-moi les doigts que je puisse les enfouir entre tes cuisses et y chercher je ne sais quel délice. Suce-les doucement, sans mordre, en aspirant un peu ; attends que j'ôte ma bague pour ne pas t'écorcher le museau.

Sur le bord de la fenêtre, tu déposes un anneau d'or dans lequel est incrusté un œil de Phénix. Tu me regardes et je te déshabille, ôtant un à un tes derniers soucis de la journée et l'angoisse d'une nuit qui commence. Avec moi, tu sembles retrouver l'insouciance et tu joues. En un instant, tu es redevenu ce petit garçon dans la rue qui, les joues gonflées de bonbons volés, me serre les seins et me lance une poignée de billes sur les reins. Je ne dis toujours rien. Je savoure.

Que veulent tes doigts mouillés dans mes cheveux, sinon rencontrer les plumes des derniers oiseaux d'une mer déchaînée ? Et les vagues de mes boucles s'enroulent autour de ton poignet, ne laissant pour écume qu'un peu de regret de ne pas toujours parvenir à t'arracher à ce qui te déchire.

Tu me regardes et tu t'accroupis. Vas-tu me renverser sur le sol, t'étendre sur moi et me pénétrer ? Non, tu saisis ma cheville droite et tu fais tourner la chaîne d'or, qu'un soir tu as passée entre tes lèvres, l'humidifiant de ta salive avant de l'enrouler trois fois au bas de ma jambe.

« Elle appartenait à ma grand-mère, m'as-tu expliqué, celle qui cueillait des fleurs dans son lit. Celle qui... » Et tu n'as pu continuer, les mots restaient bloqués au fond des larmes, mais je savais. Moi aussi je l'aurais aimée ta grand-mère, parce que les gens qui cherchent des fleurs surtout où il n'y en a pas, on ne peut qu'avoir envie de les prendre dans nos bras. Je crois que je deviendrai comme elle, mais qui d'autre que toi fera un champ de mes draps, traçant dans les sillons de ma peau des fleuves de romans, de Sade à Vian, semant çà et là des pétales de mots pour rire, pour mourir ?

Tes yeux soudain tristes deviennent-ils mes pensées ? Je me sens coupable de ne pas te sourire, mais on a décidé un jour de ne pas tricher, même et surtout quand on joue.

Cette fois, tu ne me demandes pas : « À quoi penses-tu ? » et les mots s'échappent de mes yeux, en silence.

Athanatos vient d'entrer, ou peut-être était-il déjà là ? Son ombre te colle à la peau. Je ne peux pas être jalouse, non, je ne peux pas...

J'ai envie de m'en aller, mais tu me retiens. Tu t'assieds sur le coffre en bois incrusté de nacre et tu me couches sur ta jambe, arrachant mon chemisier de soie qui ne tient plus que par un bouton. Je suis nue et je remue contre ton ventre.

— Calme-toi, dis-tu.

— Je ne sais pas.

Tu tends l'autre main, celle qui ne me fouille pas le sexe, vers Athanatos qui ne se fait pas prier. Il veut se déshabiller, mais tu lui fais signe que non et il reste debout près de nous. Son pantalon soudain se gonfle. Avant de passer ta main sur le tissu tendu, tu attends pour intensifier l'envie.

— J'aimerais qu'il s'en aille!

Déjà, je voudrais reprendre mes paroles, mais il est trop tard; ta main me gifle les joues et tu me traites de capricieuse. D'un bond, tu t'es redressé, m'ordonnant de me mettre à quatre pattes.

Je m'exécute.

— Je vais te punir, petite. Athanatos, amène-moi Phosphoros!

Je sais que ce gosse est très ingénieux et qu'il ne manquera pas de me trouver un supplice de choix. Même si je n'en laisse rien paraître, j'ai peur, mais j'accepte. Pourquoi aurais-je honte de dire que je prends plaisir à certaines punitions? La porte s'ouvre sur Athanatos. Il tient Phosphoros par la main et ce dernier est tout aussi nu que moi. Son autre main, cachée derrière le dos, laisse entrevoir une chose que je

ne parviens pas à identifier. Il me semble qu'elle bouge, mais je n'en suis pas sûre.

La chambre me paraît tellement vide et j'ai froid.

Pourtant, bien mal m'en prendrait de me plaindre car je ne peux risquer une punition supplémentaire, ne sachant si j'aurai la force de résister à celle-ci. Maintenant, il est derrière moi qui suis toujours à quatre pattes, tandis qu'Athanatos et Gabriel se tiennent appuyés contre le mur, se caressant comme si je n'existais pas.

Cependant qu'un corps froid s'enfonce dans mes intestins, je souffre plus de l'indifférence de Gabriel que de cette douleur qui m'arrache des cris atroces. Entre nous, je force un peu pour attirer son attention, mais je crois qu'il n'est pas dupe et rien n'y fait. Maintenant, il a fait glisser le pantalon d'Athanatos à ses pieds et il lui caresse la verge, la serrant entre ses doigts. Je crie toujours tandis qu'ils font semblant de ne pas m'entendre.

Entre mes cris, je perçois ceux d'Athanatos; ses narines frémissent, ses paupières tremblent, il crie de plus en plus fort, il suffoque et un liquide blanc jaillit jusque sur sa poitrine, retombant en larmes longues sur les mains de Gabriel.

Il me regarde et je recommence à exister.

« À présent, je vais m'occuper de toi! Marche! »

Je tente de me relever quand aussitôt un pied s'abat sur mon dos, m'obligeant à rester à quatre pattes. Gabriel semble toutefois m'autoriser à m'appuyer sur

les genoux et j'avance ainsi péniblement, ne pouvant m'empêcher de m'identifier à un chien. Bien vite, je ressens une douleur insupportable, comme une brûlure qui me mord la chair, m'écorche l'intérieur du corps. Le long de mes cuisses, coule un liquide gluant mêlé de sang. Je le sais parce que je marche en rond, laissant des traces sur le tapis. Je n'en peux plus et au moment où je sens que je vais m'évanouir, Gabriel regarde Phosphoros qui aussitôt enlève ce qu'il m'a introduit dans le corps. La brûlure, quoique moins vive, est toujours douloureuse. En face de moi, le jeune garçon tient un homard aux pinces liées et ce n'est qu'à sa queue luisante que je comprends.

Tandis que l'animal se tord, Gabriel envoie Phosphoros à la cuisine.

— Donne-le au cuisinier, il parviendra bien à l'accommoder à quelque sauce crémeuse pour ce soir ! »

Se penchant vers moi, il ajoute :

— Et tu en mangeras aussi, bien sûr !

Qu'attend-il pour me prendre sur ses genoux ? J'ai été docile pourtant !

— Je suis fatigué, mais je vais te garder dans mes bras pour dormir ; ça te va ?

Pas besoin de lui répondre, il sait.

Une nuit contre lui est un cadeau, car au moment de s'endormir, bien souvent, il m'embrasse, puis me demande de le laisser et nous nous retournons chacun de notre côté. Le toucher, sentir son corps contre le

mien, son souffle, le frémissement de sa chair et le flou de ses cheveux, me plonge dans un état second ; comme un tourbillon. Et c'est la vie qui danse, déchirant l'air de ses jupons aux dentelles noires. J'ai des paillettes devant les yeux et le rire éclabousse mon oreiller. Afin de ne pas perdre une minute de ce bonheur, je lutte pour ne pas sombrer dans le délice du sommeil, pourtant, je DOIS dormir, car c'est demain qu'a lieu le combat.

« Ah, vous ne saviez pas ? Si, si, vous feriez bien d'en faire autant ; une sanglante journée nous attend. Je vous réveillerais. »

Le matin se colle à tes paupières et les derniers mots de tes rêves perlent encore au bord des nuages qui sur ton front font ombrage. J'ai envie de te déposer un baiser sur les lèvres, mais je ne veux pas risquer de te réveiller ; d'ailleurs, Athanatos s'en chargera puisque la veille tu en as formulé le désir. Il est là et me tend une fine peau de cuir blanc qui me moule le corps et le cache jusqu'aux pieds. Athanatos garde la ceinture et le vêtement reste ouvert devant, laissant apparaître la toison noire au bas de mon ventre.

En me rendant à la cuisine, je pense tout à coup que je n'ai pas mangé hier soir et je jubile à l'idée que Gabriel a oublié le homard.

— Hé, non, je n'ai pas oublié, bonhomme !

Il est derrière moi et rit à gorge déployée.

Sur la table en laque de Chine noire, m'attend une énorme assiette de homard baignant dans une sauce



armoricaine. L'odeur me donne la nausée et bizarrement, les douleurs me reprennent jusqu'au bas des reins. Sage, je m'assieds et j'entame mon écœurant repas, tandis que mon compagnon, assis près de moi, trempe mes doigts dans la sauce, puis se les passe sur le visage, composant un masque pourpre de pierrot turbulent, tombé de sa lune anémique. Je murmure :

— Tu es drôle, mon ange. Je ne comprends toujours pas comment tu as fait pour me réapprendre à rire ! Pas plus que je ne comprends comment tu as réussi à me réapprendre à pleurer !

Je ne sais pas pourquoi, mais avant de rencontrer Gabriel, je ne savais plus ni rire, ni pleurer. C'était très inquiétant ! Et j'avais beau me trouver mille raisons, rien n'y faisait. Rien.

Oh, cela n'est pas revenu tout de suite, ce n'est que peu à peu. En même temps que ma sensibilité, j'ai retrouvé un caractère plus sauvage, plus exacerbé, moins fabriqué aussi. Je l'avoue, je suis difficile à vivre ; c'est je crois le propre des gens qui ont du caractère. Il y a ceux qui flanquent des coups de pied à la vie et ceux qui la bercent pour l'endormir.

Assez bavardé, je vous emmène au jardin. Il n'est pas nécessaire que vous mettiez un pull, laissez le soleil vous lécher la peau. J'espère que vous n'avez pas le cœur fragile et les pupilles qui s'étranglent, auquel cas, il serait préférable que vous m'attendiez ici.

## TABLE DES MATIÈRES

Athanatos — 9

La voiture rouge — 39

Le cimetière des trains — 55

Jeux de mains — 65

Rue-aux-folles — 81

Le rat — 93

Onnios — 111

Les jardins roses — 131

L'étoile d'araignée — 159

L'enterrement à Bruges — 179

## Dans la même collection

TENDANCE ROSE

*Un amour sans merci*  
Alexandre Gamberra

*Les Filles du déluge*  
Alexandre Gamberra

*L'Alphabet du S/M*  
Patrice Del Sado

*Le Paradoxe de Lolita*  
Miss S.

*Le Journal d'un maître*  
Patrick Le Sage

*Le Sage et la soumise*  
Patrick Le Sage

*Fuckaillages*  
Martin Gagnon

*Zigonnages*  
Martin Gagnon

*Amuse-bouche*  
Julie-Anne de Sée

*La femme du miroir*  
Ludivine

TENDANCE NOÏRE

*Contes pour petites filles criminelles*  
Nadine Monfils

*Contes pour petites filles libertines*  
Nadine Monfils

*Nuits retroussées à Venise*  
Nadine Monfils

*Se torcher aux plumes des anges*  
S. Korr

*Le Boycott du bonheur*  
S. Korr

*La Philosophie dans le devoir*  
Son Excellence Otto

*Gonzo à gogo*  
Ange Rebelli & Jack Maisonneuve

TENDANCE ROUGE

*Six Cadavres dans un cercle*  
Patrice Herr Sang

*Les Griffes de sang*  
Patrice Herr Sang

*Snuff Movie*  
Jean-Michel Jarvis

*Doloris Causa*  
Carolyn Cardway

**Du même auteur**

*Contes pour petites filles criminelles*

TABOU ÉDITION, MAI 2008

COLLECTION VERTIGES, TENDANCE NOIRE

*Contes pour petites filles libertines*

TABOU ÉDITION, AVRIL 2011

COLLECTION VERTIGES, TENDANCE NOIRE

*Nuits retroussées à Venise*

TABOU ÉDITION, JUIN 2011

COLLECTION VERTIGES, TENDANCE NOIRE

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE LABALLERY À CLAMECY,  
FRANCE, EN JUIN 2012.

N° D'IMPRESSION :

DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2012

# Les souliers de satan

Nadine Monfils

Une femme-enfant aux souliers rouges et deux mecs : un jeune éphèbe et un ange noir. Ils vivent à trois. Tous les fantasmes sont permis ! Et, maudit manège, ils nous entraînent dans un univers fellinien, peuplé de créatures aux seins énormes, qui allaitent des adolescents perdus, que la femme aux petits souliers rouges élève dans son antre pour les offrir aux hommes qu'elle aime. Drôle d'histoire d'amour du côté de la Rue-aux-folles, entre Eros et Thanatos, quand les dieux oubliés se prennent les pieds dans une étoile d'araignée. Voyage au bout des interdits ou de l'Enfer ?

Tendre, féroce, violent, l'univers atypique, onirique et sulfureux de Nadine Monfils, nous embarque dans une danse macabre et colorée, à l'image des carnivals fous d'Enser. Pas loin de là où le ciel s'est pendu, sous le regard amusé d'un clown qui a piqué les souliers de Satan.

*Réalisatrice et écrivain, Nadine Monfils excelle dans les univers étranges, qu'elle distille à travers ses nombreuses activités, inspirées, par le surréalisme, le dadaïsme, l'absurdisme, sa Belgique natale et son Montmartre d'adoption. Elle décroche le Prix Polar à Cognac en 2007 et le Prix de la ville de Limoges en 2010.*

[www.tabou-editions.com](http://www.tabou-editions.com)

**Tabou**  
éditeur sans interdit

9,10 € (TVA 7%)

ISBN 978-2-915635-92-8



9 782915 635928